

La double face du traumatisme. Le traumatisme est-il un pharmakon ?¹

Joselyne Charlier



Elle a vu et elle a chu²

Au départ, un événement provoque un choc psychique, suivi peu après d'une chute.

Elise, première danseuse de l'opéra de Paris est l'objet d'un traumatisme psychique redoublé d'un traumatisme physique.

Le film de Cédric Klapisch, *En corps*, vient de commencer...

Au préalable, il est utile de préciser dans quel sens le terme de traumatisme est employé dans cet article. Ce n'est pas l'événement en soi tel qu'il s'est produit qui constitue le traumatisme, mais son impact sur le psychisme de la personne concernée.

Une expérience subjective traumatogène...

Elise va entrer en scène dans quelques minutes. L'homme qu'elle aime l'enlace, l'embrasse, l'encourage peut-être et la quitte. Quelques instants plus tard, alors que son regard se porte un peu plus loin, Elise l'aperçoit dans une attitude équivoque avec une danseuse du corps de ballet.

C'est le choc ! Un choc émotionnel et un choc traumatique ; son Moi n'y était pas préparé. Sándor Ferenczi (1932, 139) définit ainsi ce qu'il appelle la commotion psychique : "Le 'choc' est équivalent à l'anéantissement du sentiment de soi, de la capacité de résister, d'agir et de penser en vue de défendre le Soi propre". Dans l'immédiateté de l'événement, en effet, disparaissent la capacité de symbolisation de l'expérience traumatique et la possibilité de réagir (on parlera de sidération).

Elise est aux prises avec les effets néfastes du traumatisme. Elle vit une rupture du sentiment de continuité d'existence et de permanence de soi qui font partie de la trame fondamentale servant d'appui à son narcissisme. L'événement affecte en effet les assises de son narcissisme, c'est-à-dire le sentiment de sécurité, de confiance en soi, de préservation de son intégrité, du respect de soi... Bref, affecte l'image de soi au niveau des représentations et le sentiment de soi au niveau des affects.

¹ Communication présentée lors de la journée d'études du 26/11/2022 organisée par l'Institut de Sophia-Analyse de Paris intitulée : *Psychotraumatismes et communication émotionnelle*

² Voir la bande-annonce du film

Dans le langage courant, on pourrait dire qu'elle ne comprend pas ce qui lui arrive, qu'elle se sent trahie, humiliée, qu'elle n'en croit pas ses yeux. Le film nous plonge alors dans ce qui peut être ressenti comme un hors temps, Klapisch nous fait ressentir la temporalité comme si elle était elle-même soumise à la sidération. En effet, dans une longue séquence qui pourrait être interminable, on voit Elise suivre le couple du regard puis, celui-ci disparaissant de sa vue, se déplacer quasi au ralenti pour l'apercevoir à nouveau et obtenir enfin la confirmation du mouvement équivoque surpris un peu plus tôt... le couple s'embrasse !

Elle est percutée par le Réel. Le débordement d'excitation l'empêche de se saisir de ce à quoi elle est confrontée, elle ne peut pas véritablement le représenter symboliquement. Effraction du pare-excitation (Freud), atteinte de l'enveloppe psychique (Anzieu) provoquent un risque au niveau de la contenance. Des défenses vont se développer contre l'expérience et son caractère désorganisateur.

Quelqu'un vient lui recouvrir la tête d'un voile, elle doit entrer en scène. Confronté à cette situation d'urgence : "il faut faire face et danser", l'organisme met en place une réponse émotionnelle psychobiologique :

- la dissociation psychique entre corps et conscience
- la sécrétion d'hormones (adrénaline, noradrénaline, cortisol) due au stress.

Ces mécanismes de défense vont permettre à Elise de s'adapter, de faire face et de danser. Son corps danse mais fonctionne en fait sur un mode automatique. Elle est présente physiquement mais absente psychiquement. La tension a été maintenue, Elise a pu mener à son terme sa première entrée dans le ballet, le traumatique n'a pas que des aspects néfastes !

Le traumatisme est un pharmakon

Le pharmakon est à l'origine une plante médicinale. Il signifie à la fois : remède et poison. Pour comprendre en quoi le traumatisme est un pharmakon, il faut revenir à l'étymologie de "traumatique".

Le *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey, 2016, T II, 2094) nous apprend que le **sens premier** du mot "traumatique" se révèle antithétique par rapport à sa définition actuelle. En effet, dès 1549, traumatique, emprunté au bas-latin *traumaticus*, "efficace contre les blessures", lui-même emprunté au grec tardif *traumatikos* "qui concerne les blessures, bon pour les blessures" est utilisé par les médecins pour désigner ce qui soigne.

Sens second, *traumatikos* est dérivé de *trauma* qui signifie "blessure" et au figuré "dommage, désastre, dérouté". Les dérivés apparus au cours du XIX^{ème} siècle en psychologie et en psychanalyse, tels que "trauma", "traumatisme", "traumatiser"... portent cette connotation.

Aujourd'hui on a oublié le sens premier.

Cette incursion étymologique nous donne à penser le traumatisme sous sa double face : effraction et remède.

Le temps de la reprise de l'expérience, en solitaire

Elise sort de scène. L'événement traumatique, "mis" dans l'après-coup immédiat comme "en réserve", revient à la conscience dans ce second temps comme si le sujet se réveillait en elle. Ce qui revient, c'est l'image traumatique de la trahison (le couple s'embrassant) constituée en tant qu'objet interne étranger (cf. la vacuole psychique qu'Abraham et Torok ont appelée une "inclusion au sein du Moi").

Elise ressaisit l'expérience dans toutes ses composantes, notamment visuelles et affectives, avec la même violence sensorielle que celle vécue antérieurement. Lorsqu'elle croise son amant et qu'il veut l'attraper affectueusement par le bras, elle ne peut que le repousser, sans un mot.

L'expérience subjective ne se dit jamais seulement en mots, elle se dit aussi *en corps*. En ce qui concerne Elise dans ce moment précis, c'est justement parce qu'elle ne peut le dire en mots qu'elle va le dire en corps. Elise est fragilisée, son Moi n'a pas encore récupéré sa fonction de contenance psychique, sachant qu'un trouble de la contenance, c'est perdre les limites de soi, perdre le sentiment d'unité. Elle a perdu ses repères, ses appuis. C'est ce qu'Elise va donner à voir lors de sa deuxième entrée en scène puisqu'elle s'effondre quelques minutes plus tard.

Le temps de la symbolisation et de l'intersubjectivité

L'importance de la temporalité a été soulignée par Green à plusieurs reprises : le temps où ça se passe n'est pas le temps où ça se signifie et s'intègre. Viendra le temps où Elise sentira le besoin de se remettre à penser, sachant que la pensée est inséparable de l'éprouvé et que "penser" est l'homonyme de "panse" du latin *pensare*, "soigner une plaie", "apporter une consolation", "adoucir".

Elise a commencé à symboliser dans des formes primaires, celles ancrés dans la sensorialité et l'affect : symbolisation imagée lorsque la scène traumatogène se présente à elle et symbolisation sensori-affectivo-motrice lorsqu'elle laisse échapper son dépit en repoussant Julien. Pour pouvoir s'approprier l'expérience traumatique, elle a encore un chemin à parcourir, des sens au sens c'est-à-dire de la sensorialité à la signification. Il lui faut donc en passer par une autre forme de symbolisation, la symbolisation secondaire, et donc en passer par le langage. L'expérience traumatique doit, à un moment, être entendue. Il est besoin la plupart du temps d'un Autre et d'un cadre rassurant. Ce pourrait être le cadre d'un cabinet de psy...

Elise ne sent pas le besoin de s'adresser à un psy. Je rapprocherai cette remarque d'une autre : Il n'y a pas de traumatisme en soi. Ce n'est pas l'événement qui est traumatique, ce qui importe c'est la manière dont il va être traité par la personne : peut-elle mobiliser ses ressources pour l'intégrer, le mettre à distance, l'élaborer ou rester sous le choc ou encore en subir les effets à répétition ? Le traumatisme en soi dépend de la structuration psychique de la personne. Elise a des ressources internes, en tant que danseuse, j'imagine qu'elle a une relation forte avec son corps, elle peut être à l'écoute de ses sensations ; on la voit prendre soin de son corps parfois dans la douceur, parfois pour entretenir sa musculature. Par ailleurs, elle va chercher et trouve les ressources externes dont elle a besoin.

Pour Elise, le cadre rassurant sera le cabinet de son kinésithérapeute, Yann. La personne traumatisée a besoin de holding. Yann assumera cette fonction de portage c'est-à-dire d'étayage, de maintien et de soutien. La personne traumatisée a besoin de quelqu'un qui puisse se placer dans une position de témoin et de partage d'affects. Elise aborde Yann en tant que témoin : "j'imagine que tu sais tout". Oui, Yann sait tout et au-delà de ce qu'imagine Elise puisqu'elle va apprendre que Blanche, la danseuse qui embrasse son amant, était la compagne de Yann depuis deux ans. "J'suis dégoûté" dira-t-il. "On est les deux cocus de la maison", énoncera-t-elle.

Nommer provoque l'émotion, Yann s'effondre, les rôles s'inversent. C'est à Elise de prendre soin de Yann. Le partage d'affects participe du soin psychique, ce que les

psychanalystes connaissent sous la forme de l'empathie. Dans ce moment précis de leur histoire, holding réciproque et partage d'affects favorisent la constitution d'un Nous qui non seulement sort chacun de l'isolement mais redonne une place centrale au langage, au sens. Dans une autre séance, Yann fera le lien entre la blessure psychique d'Elise et sa blessure physique : ton arrachement est directement lié à ce que tu as ressenti ; ton corps parle de la douleur de la séparation, tu as clairement perdu un appui. Ils pensent et ils pansent.

Forts de ce réconfort et de cette compréhension qu'ils se sont donnés, Elise et Yann poursuivront leur chemin séparément. Klapisch nous donne à voir le parcours d'Elise, au travers de son corps en reconstruction, du deuil à faire de sa vie de danseuse classique interrompue brutalement, de ses interrogations sur son avenir. Il nous fait notamment ressentir sa tristesse et son sentiment de solitude lorsque, dans les premiers temps, elle pose par instant un regard sur ce qui l'entoure, comme si tout cela lui parvenait de loin (sentiment de distanciation plutôt que d'irréalité) comme si elle s'était éclipsée d'elle-même un moment. Le trauma et son impact négatif sont encore agissants.

Par ailleurs, Klapisch nous donne à imaginer le travail psychique réalisé par Elise au travers de son bilan de vie dans cet après-coup du traumatisme. Ce travail d'élaboration peut être initié, soutenu, reconnu en pointillé et à leur insu par les personnes rencontrées. Elise est invitée à une relecture de sa vie, à se poser des questions, à aller chercher des réponses, à participer, à partager, à danser... Ce travail d'appropriation subjective de son expérience lui permet de restaurer ses assises narcissiques, de retrouver des sentiments tels que la confiance, la joie et d'opérer la transformation nécessaire à sa re-naissance.

L'événement traumatique a-t-il été une chance pour Elise?

Dans la vie courante, on pourrait entendre : Elise n'a pas eu de chance, elle est tombée de haut lorsqu'elle a vu son amoureux embrasser une autre femme, et pour comble de malheur, elle est vraiment tombée et elle ne peut plus danser, mais qu'est-ce qu'elle va pouvoir faire ?

Quant à nous, psychanalystes existentiel·le·s, nous dirions qu'Elise a subi un traumatisme psychique qui n'est certainement pas étranger au traumatisme physique qui a suivi. Nous observerions que l'événement traumatique s'est inscrit comme une blessure psychique venue mettre à mal une partie de sa personnalité qui, je pense, fonctionnait bien auparavant. Le trauma a ébranlé son psychisme, a provoqué une rupture de sa continuité d'existence et l'a plongée dans une crise existentielle.

Et nous savons aussi, en nous référant à Erikson³ qu'une crise comporte une dimension négative au sens où elle est source notamment de tension et de fragilisation du Moi mais qu'elle représente, dans son aspect positif, un moment riches de potentialités. La crise peut être une formidable occasion de maturation (cf. les crises développementales). La crise existentielle incite à revenir à l'essentiel, c'est-à-dire au sens de sa vie. Elise a traversé la crise, elle s'est adaptée d'abord, puis elle s'est transformée et elle a pu adopter, adopter au figuré, c'est-à-dire "choisir pour soi de manière durable", un art de vivre.

³ Erikson (1968, 92) : "Le mot crise, du reste, n'est ici employé que dans un contexte évolutif, non point pour désigner une menace de catastrophe mais un tournant, une période cruciale de vulnérabilité accrue et de potentialité accentuée et, partant, la source ontogénétique de force créatrice mais aussi de déséquilibre."

L'événement traumatique, tout comme la crise, serait-il dans certains cas une chance ? Il est intéressant de noter que le mot chance vient du latin *cadere* "tomber", et qu'il est de notre responsabilité de faire quelque chose de qui nous tombe dessus.

Et maintenant que faire avec le pharmakon ?

Je me suis fait plaisir en essayant d'intégrer la catégorie du pharmakon à la théorie du traumatisme et à l'issue de ce travail, je me suis posé la question de son utilité dans la pratique psychanalytique.

Il se fait qu'une psychanalyste, Sylvie Le Poulichet (1987), s'est appuyée sur cette notion pour rendre compte du mécanisme de l'addiction. La substance psycho-active appartient à la catégorie du toxikon, un pur poison certes mais y avoir recours relève d'une forme d'automédication car la substance toxique soulage, elle est un remède au mal-être. Sous cet angle, l'addiction, entre empoisonnement et automédication, peut correspondre à la catégorie du pharmakon. La conduite addictive a une dimension de compromis.

Cette question, tout comme celle de l'impact des théories implicites auxquelles sont confronté·e·s les analystes ne relèvent pas uniquement d'un débat théorique puisqu'elles entraînent des répercussions sur les pratiques.

Bibliographie

ERIKSON Erik H., 1968, *Adolescence et crise. La quête d'identité*, Paris, Flammarion, coll. Nouvelle bibliothèque scientifique, 1972

FERENCZI Sándor, 1932, " Réflexions sur le traumatisme ", in "Psychanalyse IV", *Œuvres complètes 1927-1933*, Paris, Payot, 1982, p. 139-147

LE POULICHET Sylvie, 1987, *Toxicomanies et psychanalyse. Les narcoses du désir*, Paris, PUF

REY Alain, 2016, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert

Filmographie

KLAPISCH Cédric, 2022, *En corps*, Studiocanal